

## *Adieu Nouvelle-France* *Quand l'amour survit à l'histoire*

Le cinéaste Jean Beaudin a su faire revivre une page importante de l'histoire québécoise (1758-1763), pour une rare fois présentée dans une juste perspective dans cette production imposante : « Nouvelle-France ».

Depuis le 19 novembre 2004 (dans plus de 80 salles de cinéma à travers le Québec), ce film propose l'histoire d'une passion amoureuse inspirée de la vie d'une authentique Valliéroise (née en 1733 et pendue en 1763 sur les plaines d'Abraham à Québec) au cœur d'une prise de contrôle politique et sociale qui devait marquer l'avenir de nos ancêtres.

Cette histoire méritait de réunir autant de talents et de moyens financiers (33 millions \$), soit le plus important budget de production d'un long métrage au cinéma québécois — ce qui a permis de donner, sur grand écran, avec justesse, plusieurs des dimensions souvent laissées, malheureusement, pour compte, habituellement, dans ce genre de fresque historique et de montrer, « grandeur nature », ces hommes et ces femmes issus de 100 ans de présence acharnée pour se construire un pays en Amérique.

Nos ancêtres n'étaient pas que des « colons »! Les personnages de la famille Carignan : Marie-Loup (reconnaissance Marie-Josephte Corrivaux), sa fille France, ses père et mère Joseph et Madeleine, sont interprétés pour la première fois de façon aussi remarquable. (Nous avons déjà eu droit à une représentation intéressante dans le roman « La fiancée du vent » de l'auteure Monique Pariseau.) Le choix du pseudonyme Carignan, pour nommer Marie-Josephte (Marie-Loup) Corrivaux, est d'ailleurs fait avec une réelle pertinence. On peut se remémorer la bataille de Carillon, ce qui est abondamment documenté (lettres) dans nos archives militaires et qui nous permet de rappeler que l'oncle de Marie-Josephte Corrivaux, Jacques, avait, à cette époque, la responsabilité de la milice au Canada et que, à ce titre, avec ses miliciens de la Côte-du-Sud, il avait participé à la Victoire de Carillon au côté du Marquis de Montcalm. Ce fut, dans un second assaut, celui du Fort William Henry que fut fait prisonnier le capitaine Corrivaux, ce qui donna suite à de très nombreuses demandes de libération (documentées 1757-1758 dans les archives militaires) lors d'échanges d'une importante correspondance entre Montcalm, Vaudreuil, de Nouvelle-France, (James) Abercombie représentant l'autorité britannique à la Nouvelle-York, lieu d'incarcération de Jacques Corrivaux.

La perception de l'occupation du territoire, que suggère Beaudin dans son film, redonne une juste perspective de la présence française en Amérique à cette époque.

Nos ancêtres parcouraient de grandes distances (ex. : Québec-Richelieu-Vallée de l'Hudson); les 50 km qui séparaient le village d'origine de Marie-Josephte Corrivaux, Saint-Vallier, de la ville de Québec n'étaient donc aucunement un obstacle à des échanges quotidiens. D'ailleurs, à ce sujet, un autre membre de la famille Corrivaux possédait une importante résidence sur la rue du Petit-Champlain, à la basse ville de Québec, et c'est sans doute de là que Marie-Josephte se rendait chez les Sœurs Ursulines chez qui (contrairement à ce que l'on laisse sous-entendre dans le film) elle a appris à lire et à écrire, comme en témoigne sa signature dans plusieurs documents d'époque).

Marie-Josephte (Marie-Loup) savait écrire. Et ce qui est illustré magnifiquement dans « Nouvelle-France » de Jean Beaudin, elle connaissait, de plus, plusieurs des secrets de la pharmacopée issue de la cueillette des plantes sauvages, telles que connues par les Amérindiens. Dans nos familles, ces traditions se sont poursuivies jusqu'à la génération de nos grands-parents. Je me souviens que ma grand-mère utilisait des décoctions de sawiyane. Les relations entre les Amérindiens et nos ancêtres français se sont exprimées bien au-delà de l'apport médicinal. Plusieurs mariages ont eu lieu entre Français et Amérindiennes, comme en témoignent certaines photos anciennes de nos albums de famille. La qualité de la relation d'amitié entre Acoona et France Carignan, qui est si bien représentée dans le film, témoigne de la juste perception, tant du scénariste Pierre Billon que du réalisateur Beaudin, de la réalité de l'époque.

Mais il y aurait tant à écrire sur la sélection des paysages, des intérieurs de tournage (de la chaumière aux lieux des pouvoirs de cette moitié XVIIIe siècle), de la création des costumes. Et que dire de la subtilité de la représentation des grandes intrigues, de l'esprit de trahison, de l'aigreur à la perfidie des deux côtés du « changement de la garde »; mais aussi de ce qui pourrait être la grandeur d'âme de ce qu'on pourrait nommer « ce petit peuple » qui meurt, mais renaîtra!

On ne pourra jamais accuser les auteurs de cette œuvre, comme plusieurs de ceux qui se sont frottés à la représentation de l'époque de Marie-Josephte Corrivaux, de tuer l'espoir et de laisser croire irréversiblement à La Défaite... Non, ce film, on ne sait trop par quelle magie, des premières secondes jusqu'à la fin (la démesure du talent de Gérard Depardieu y est peut-être pour quelque chose?), nous laisse le goût de le revoir.

*Adieu Nouvelle-France,  
Vive le Québec de toutes les Amériques!*

Ce 18 novembre 2004

J.-André Corriveau

Président fondateur (1980)

de l'Association des Corriveau d'Amérique